L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

BUREAUX, 72 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 23 JANVIER.

FUILLETON

A la Troisième Page.

Chronique Musicale.

Le Jasmin qui remplit, hélas, un cadre vide. Rien de plus modeste, assurer du bagage n'a pas fait grand bruit. On est dit que l'Opéra avait voulu simplement s'acquitter d'une obligation de conscience. Un théâtre subventionné pouvait se dispenser, en effet, d'ouvrir un lyrique le nom illustre d'Halévy ? A la vérité, Monsieur n'a point encore en l'honneur d'être posé, cette année, sur le pavois de la rue Bourbon. Le semi-siècle ? Il l'Opéra n'a d'autre Arnold que M. Thérold, il lui est bien permis de ne pas se hâter. Mais ne serait-il pas vraisemblement regrettable pour le public, dans privé de l'audition du grand chef-d'œuvre ?

Il vient tout naturellement en toute notre question : Pourquoi Michot ne chanterait-il pas *Guillaume Tell* ? Certainement, Michot peut chanter Arnold ; il doit être dans ce maître rôle ce qu'illes dans les autres ouvrages. Tout ce qui est romance, cantabile, réclamé le rouvrai trouver un interprète d'un ton bas mineur, et il nous a suffisamment prouvé que, pour déclamatoire et la grâce forment la partie dominante de son talent, le pathos et l'énergie ne lui font jamais défaut. Le seul obstacle qui eût pu peut-être réduire dans le déplacement de son rôle d'Arnold-Janiqo d'un chanteur sérieux d'une interprétation irréprochable. Si tenant dans une sphère élevée, et forçant l'artiste à chanter presque continuellement sur les notes qu'il donne simplement en passage dans les autres partitions, le rôle d'Arnold exige tout un travail vocal particulier. Au lendemain de *Prophète*, par exemple, un ténor ne pourrait passer sans transition à *Guillaume Tell*. S'il devait chanter alternativement et à court intervalle Jean de Leyde et Arnold, ce voix ne serait sauve ni dans l'un ni dans l'autre de ces rôles. Si donc M. Michot avait à jouer *Guillaume Tell*, il conviendrait que le répertoire fût réglé en conséquence.

Or, nous avons entendu M. Jouve, cette belle partition qui lui a déjà de quelques longueurs, il en demeurera pas moins une des œuvres les plus nobles, les plus élevées de la scène française. Après Meyerbeer, le maître des maîtres, dont elle revendique peut-elle la meilleure partie de la gloire, l'école française n'a pas produit un compositeur dont le le genre puisse honorer davantage que celui d'Halévy.

Halévy est un musicien complet. Inspiration facile, noblesse de pensée, pureté de style, habile dans l'art de conduire les voix et de combiner les effets élégants de l'orchestre. Il possède à un degré supérieur les qualités nécessaires du compositeur de musique dramatique.

Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible de refaire après Meyerbeer *Robert, les Huguenots, le Prophète et l'Africaine*. C'est là preuve la plus éclatante de génie divin de ce maître, qu'après avoir entendu ces œuvres, il semble que le plupart des compositeurs et des artistes qui les renferment ne pourraient être exécutés et traités autrement qu'il ne l'a fait lui-même. Essayez de refaire Bertram, Marcel, Jean de Leyden et Fidès, le troisième acte et le trio final de Robert, le septuor du duel, la bénédiction des poignards, le duo de passion, et le trio du troisième acte des *Huguenots*, la scène qui précède l'Pardon de Mnester, celle de la cathédrale du *Prophète*, le duo entre Jean et sa mère : Reconnaissons à ces situations. Qui oserait aujourd'hui tenter une œuvre pareille et en pouvait assez grand pour l'accomplir !

Mais, si Halévy n'a pas égalé Meyerbeer, il est celui, de tous les compositeurs modernes, qui s'en est le plus rapproché.

La Juive est généralement considérée comme le chef-d'œuvre d'Halévy ; quelques-uns cependant préfèrent à lui préférer Charles VI. Partition que des circonstances défavorables à l'art musical ont fait abandonner à Paris, mais qui fit la vogue, il y a quelques années, sur les principales scènes de la province française, à Bruxelles, un succès éclatant.

Le premier, second et quatrième actes de *La Juive* passent avec raison pour être les plus beaux de l'ouvrage. Ils renferment des beautés de premier ordre, et deux inspirations suprêmes : la phrase "Ô ma fille chérie !" du duo d'Eléazar et Rachel, quand du Seigneur le ciel s'entoilaire." Le drame, bien développé et très scénique, présente des situations émouvantes.

Le rôle d'Eléazar a été écrit pour Nourrit, c'est dire qu'il est haut perché et très difficile à chanter. Du ténor ne peut se permettre de l'entendre s'il n'a une voix large, étendue et d'une solidité à toute épreuve, capable d'affronter les cases-cous de finale du second acte. Rôle où le cas de M. Tabardi !

Si le nouveau pensionnaire de l'Opéra ne possédait pas des qualités nécessaires l'ensemble de sa voix, nous serions fort disposé à lui faire bon accueil. Dans la dernière représentation de la *Juive*, M. Tabardi était sensiblement mieux à l'aise qu'à la première ; il paraissait plus libre de lui même et de ses moyens ; nous pouvons donc porter un jugement sur son compte.

M. Tabardi a un ténor d'assez bon timbre et assez mordant, un finale du second acte, sur tout ; naturels, il en a donné deux franches. L'entre, le premier des trois, n'est sorti qu'à l'état de cri.

M. Tabardi, si nous en jugeons bien, est un ténorisque dont la voix serait bien placée dans certains demi-caractères, mais est dépourvue des qualités qu'exige le style large de l'Opéra. Comme chanteur, il a encore à peu près tout à apprendre.

Son sort est que le nouveau venu ne puisse rentrer à notre scène aucun service ! Il peut y être souvent utile, croyons-nous, et les conditions auxquelles il a été engagé paraît il sont telles que l'Opéra ne saurait beaucoup regretter de ne pas avoir mis la main sur une perle.

M. Kenan chantait Léopold. Dans le plan primitif du ouvrage, Halévy avait écrit Eléazar pour un baryton, et Léopold pour le premier ténor. Aujourd'hui Léopold conviendrait mieux à un fort ténor qu'à un ténor léger. Il y a quelques années, ce rôle fut repris, à Paris, par Delaunay, qui le chanta après plusieurs artistes d'un incontestable mérite, mais dont la voix manquait d'ampleur et d'énergie. Ce fut une véritable révélation, le Léopold passa de quelque sorte au premier plan.

M. Kenan a eu des succès ; il a bien dit le récitatif et mis beaucoup de chaleur dans le duo et le trio final du second acte. Léopold compte parmi les bons rôles de sa jeune artiste.

M. Depassio était malheureusement fort enroué, à la première représentation. A la seconde, sa voix n'était pas encore complétement dégagée ; mais il a dit avec un goût exquis et un sentiment vraiment artistique, et a donné deux fois, avec beaucoup de grâce, le fameux air du second acte.

Mlle Ernesta a été dans un style vraiment exquis, les plus élevés de la scène française. Après Meyerbeer, le maître des maîtres, dont elle revendique peut-elle la meilleure partie de la gloire, l'école française n'a pas produit un compositeur dont le le genre puisse honorer davantage que celui d'Halévy.

M. Tabardi a un ténor d'assez bon timbre et assez mordant, un finale du second acte, surt